Le Réveil socialiste-anarchiste - n°25
7 décembre 1901

LA RÉACTION - LE CHRISTIANISME SOCIAL...

Nous assistons à une sorte de réveil religieux. Le fait n'a en soi rien de bien nouveau. Dans le passé nous en avons eu plusieurs, qui ont eu leur épilogue devant les tribunaux du pays en des procès où l'intensité des opinions religieuses et la manière d'en pratiquer la foi fat tranchée par le juge comme une atteinte portée à la tranquillité publique et aux institutions religieuses nationales; tels furent les fameux *«réveils»* de 1824 et de 1831 dans la Suisse française. Mais à ce moment c'étaient les croyants eux-mêmes qui, dans l'ardeur de leurs convictions religieuses, cherchaient à réveiller la foi endormie de leurs concitoyens. Ils payaient de leurs personnes et eurent à subir de ce fait les persécutions du pouvoir civil dressé contre eux par leurs frères, irrités de l'intempérance de leur langage et du zèle de leur propagande.

Aujourd'hui, les foules sont plutôt indifférentes, et ne participent guère aux pratiques religieuses que dans la mesure qui leur convient et suivant leur fantaisie du moment. Il faut donc que des hommes intéressés, laïques et prêtres, mettent la main à la pâte et la travaillent fortement pour créer un mouvement parmi elles. Cependant, secondés par une bonne partie de la bourgeoisie, qui voit dans un réveil religieux comme un dérivatif apporté au socialisme révolutionnaire, dont elle a une peur bleue, ils réussissent à donner l'illusion d'un réveil de la foi.

Cependant, leur conception varie beaucoup de l'un à l'autre; n'importe. Il faut faire face à l'ennemi commun, et tels qui s'injuriaient la veille, haussant les épaules à l'ouïe des convictions d'autrui, sont prêts à s'embrasser et à marcher d'accord contre le détracteur de la religion et des saines doctrines. Il nous souvient que le pasteur Fulliquet de Lyon, se vante dans la brochure qu'il fit éditer au lendemain de sa conférence contradictoire avec Sébastien Faure, des nombreuses lettres qui lui furent envoyées par des prêtres catholiques l'encourageant à la lutte contre l'ennemi commun. Ennemis la veille et prêts à se lancer l'anathème, la réconciliation s'opérait, malgré les hérésies séculaires, dans la solidarité d'un commun intérêt, celui de l'exploitation de l'ignorance des foules.

L'indifférence du public ne permettant pas toujours une lutte ouverte, il a fallu s'ingénier à le convaincre, opérer de savants mouvements tournants, le flatter dans ses préoccupations du moment, hurler avec les loups et emprunter même le langage socialiste, user de subterfuges indignes, pour le surprendre et le ramener dans le chemin du mysticisme et de la foi crédule.

A l'Université de Genève, dans les cours du soir, nous avons vu s'épanouir la tendance nouvelle: un Monsieur Béranger, sous le couvert d'un individualisme social, dont les sinuosités cachent mal la préoccupation mystique, est venu nous entretenir de combinaisons d'idées dont la nouveauté reposait surtout sur le fait qu'on semblait vouloir faire le procès des religions pour retomber de suite après dans le culte de l'inconnu, permettant ainsi de rehausser immédiatement après ce qu'on avait eu l'air de combattre et de diminuer. Quelques jours plus tard, sous prétexte d'art, c'est un critique qui vint pleurer sur un passé où l'homme, heureux de son sort ou le subissant avec résignation, ne parlait pas de revendications sociales; c'est à un retour à la sainte ignorance en bas et à la jouissance artistique dans les classes supérieures que le conférencier concluait, heureux et fier d'avoir été un instrument de réaction dans la main de la classe capitaliste Nous savons que partout il en est ainsi. Sous prétexte d'université populaire, la fine fleur de la réaction s'est glissée partout et les pasteurs protestants se sont faufilés, comme larrons en foire, dans la belle œuvre qu'avait différemment conçue l'initiateur de ces universités, le camarade Deherme. Depuis longtemps, le pasteur Fallot, -l'ami de tout le monde, - avait battu le rappel sur la grosse caisse du socialisme chrétien; le maître a fait de nombreux élèves, le pasteur Comte, de St-Étienne, modèle de jésuite calviniste, qui indiquait un jour dans l'*Alliance libérale*, aujourd'hui défunte, comment il fallait s'y prendre pour attraper la jeunesse et la fixer dans les cadres que son imagination, fertile en stratagèmes, lui avait fait trouver. Tout simplement par l'appât des grades et l'ambition des fonctions, si précaires fussent-ils. Nous avons aussi le protestant Gide,

prophète de la coopération, qui fut, dans son temps, le défenseur acharné de la propriété et qui, devant sa transformation inéluctable, s'est rabattu sur cette forme trompeuse qui ne résiste pas à un examen quelque peu approfondi des conditions économiques.

Ces divergences de l'un à l'autre de ces agents de réaction sont superficielles; tous travaillent à une œuvre commune par des moyens différents; celle de retenir le peuple dans les rets de la religion et de retarder ainsi la chute de la classe bourgeoise.

A Genève, celui qui représente le mieux cette action rétrograde est le pasteur Thomas; il suffit de le voir travailler au milieu de son état-major de banquiers, d'agents de change, qui font du socialisme chrétien après avoir consciencieusement exploité les bénévoles rentiers, d'avocats et d'autres chicaneaux pour se dire que l'instinct de la conservation a réuni cette variété de types que le désir du lucre a marqué de son sceau. Lui même a de qui tenir: son père hurlait à la Bourse; il eu a hérité une voix forte qui aurait pu tout aussi bien crier les *Rio Tinto* les jours de baisse que ces appels véhéments à la croix symbolique; pur hasard de métier.

Son dernier appel à la contradiction est typique. Après avoir pendant trois séances, sous le titre de *Christianisme et socialisme*, ressassé les plus pitoyables lieux communs, dans son jargon de Canaan qui exige une initiation préalable, il s'est contenté, dans une quatrième séance, la seule contradictoire, de parler encore pendant plus d'une heure, répétant les mêmes antiennes, pour aboutir à cette déclaration que l'homme ne peut faire aucune œuvre utile et viable s'il ne s'est régénéré aux sources de la vie chrétienne en Christ. Cela veut dire très probablement que lui, Frank Thomas, est un de ces nouveau-nés et que son œuvre est viable. Nous voyons bien qu'il a su grouper autour de sa tribune la foule de ces malheureuses femmes qui n'ont jamais su joindre deux idées; prises par le sentiment seul comme leurs sœurs catholiques le sont par le prêtre persuasif et qui sait gronder à son heure, comme vous, mauvais imitateur de la tradition cléricale; nous avons vu la cohorte sainte de vos ouvriers, jeunes gens de vos cercles, patronnés par la sainte finance, qui vous donneront quelque jour bien de l'ennui, lorsque les plus intelligents vous auront quittés, las d'entendre toujours les mêmes appels sans pouvoir saisir, reconnaître enfin, l'utilité de toute votre comédie. Il est vrai qu'il vous restera comme consolation le travailleur Rochat; vous pourrez confondre ensemble vos lieux communs et vos accents du terroir. L'anarchiste Rochat n'a pas même le mérite de la nouveauté; le truc est éventé; nous connaissions les témoignages de Tricot, de Tanninger, et d'autres malheureux dont vous jouez avec une désinvolture qui ferait peine à voir si nous ne faisions pas la part de l'inévitable inconscience du chrétien. Mais, que de bonne foi dans la préparation de cette mise en scène, dans l'apparition de ce fantoche destiné à limiter encore le temps laissé à la contradiction! Je connais de vos amis qui n'ont pas été satisfaits de cette exhibition.

Lorsque vous parliez, avec cette présomption qui ne vous quitte jamais, de l'excellente instruction que vous aviez reçue, je me rappelais un mot, de William de la Rive: *«Les fils de nos familles genevoises sont tous instruits, mais ils ne sont pas intelligents»*. Votre ignorance complète, de toute notion d'économie politique, l'absence de tous moyens de critique sérieuse, votre manque presque absolu d'érudition, exception faite de votre bagage théologique, ne nous permet pas de vous appliquer entièrement le témoignage de votre compatriote: le premier terme de comparaison fait défaut, quant au second... ah! n'insistons pas.

Le camarade Bertoni, qui vous a contredit par des arguments, n'a pu obtenir de vous que des dénégations intempestives et de bonne foi fort contestable; vous êtes du reste coutumier du fait. Vous pouvez croire, par les applaudissements de vos nombreux amis, que vous avez terrassé le doute et la négation de la foi. Prenez garde! Lorsque loin de ce milieu d'énervement commun qu'est la réunion publique, le cerveau redevient plus libre, plus d'un parmi vos propres amis, aux mains encore brûlantes de ses applaudissements frénétiques, se prendra à réfléchir et constatera la faiblesse irrémédiable de votre argumentation. C'est là, pour nous, où se trouve la victoire; non pas dans la satisfaction immédiate d'un auditoire retourné, mais dans le lent travail d'évolution des idées dans des cerveaux que l'on aurait pu croire fermés à tout jamais. C'est cette joie des moissons futures qui donne la force d'être toujours sur la brèche, infatigable, confiant toujours dans un avenir de justice, sans l'autorisation d'un Dieu, fût-il en trois personnes, comme le vôtre, Monsieur Thomas, ou plus divisible encore, comme l'État, cette providence des gens dont l'initiative s'est émoussée dans les luttes stériles de la politique.

A votre religion, qui agenouille l'individu dans l'attente d'un changement moral qui ne saurait venir, dans l'ambiance d'un milieu non transformé, aux conditions toujours les mêmes qui l'ont fait ce qu'il est, nous opposons l'action de l'individu et de la collectivité pour la transformation des conditions économiques et sociales qui l'écrasent aujourd'hui. Vous vous mettez, vous et les vôtres, au travers du mouvement, sous le

mensonger prétexte de le servir d'une autre manière; vous serez renversés, pauvres hères qui espérez arrêter la gestation lente mais certaine d'un monde nouveau. Vos appels, vos cris, les témoignages des malheureux que vous hypnotisez encore n'y pourront rien, messieurs les néo-chrétiens, et toutes vos manœuvres de réaction s'useront, car vous représentez le passé.

«L'homme a été, douze mille ans, un animal religieux», dit André Lefèvre dans *La Religion*. Douze mille ans! Période si longue dans l'histoire des choses humaines, si courte en face de l'immense durée des âges sidéraux, solaires et géologiques. Songez qu'il n'est pas une des couches enfouies sous le sol que nous foulons, dont la mince épaisseur ne représente vingt et trente centaines de siècles. Que de religions ont passé déjà, recouvrant de leur dépôts fossiles les germes étiolés de religions moindres. Les mythologies de l'Égypte, de la Chaldée ont vécu cinq mille ans; la carrière de polythéisme gréco-romain, du parsisme, du brahmanisme, du bouddhisme, ont été plus courtes du tiers ou de la moitié. Combien d'années de grâces sont promises encore aux diverses variantes chrétiennes? Est-ce que leur décrépitude n'apparaît pas sous les recrudescences factices encouragées par le scepticisme aveugle de celles qu'elles menacent? Qu'ont affaire avec la pensée moderne, avec les besoins et les problèmes sociaux, ces dogmes ensevelis dans les poudreuses catacombes des bibliothèques, ces vides grandiloquences de la chaire, ces pratiques enfantines dont rougit même la fausse honte des dévots? Le monde est laïque.

Les fantômes du rêve s'évaporent. Les dieux s'en vont. L'homme armé de l'expérience, se retrouve seul, mais éveillé, devant la nature impassible, devant la réalité sans voile. Assez longtemps il a imaginé l'univers; il le voit; il l'étudie; il le perce à jour; et sa marche hardie refoule, fait reculer l'inconnu, brume où se réfugient l'ignorance et la terreur héréditaires.

Georges HERZIG.
